

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE.

PAR :
ELEMÉR CSÁSZÁR.

(Suite.)

Tompa et Petőfi eurent un ami fidèle, dont la littérature magyare est aussi fière que de Petőfi, et cela à juste titre : Jean Arany (1817—1882). Il est l'antagoniste de son grand ami par sa vie, sa poésie, sa personnalité ainsi que sa manière de penser. Il naquit dans une cabane de paysans, continua sa longue vie paisible comme professeur dans une petite ville, pour l'achever ensuite comme premier secrétaire de l'Académie. Il avait l'âme douce et modeste, repliée sur elle-même, douée d'un sens profond du passé et d'une vaste instruction, riche et profonde, acquise par ses propres forces. Descendant des „hajdu“ (heïduques), vainqueurs des Turcs, établis dans une région peuplée seulement de Hongrois, Arany était prédestiné à la poésie épique par son origine, par son sens historique, par son objectivité rare et en effet, il est non seulement le plus grand poète épique de la Hongrie, il est encore le digne rival de ceux de l'humanité. A partir de son premier grand succès, le Toldi, qui en 1847 l'éleva en un seul jour parmi les plus grands poètes du pays, sa carrière ne fut qu'une suite de triomphes et ses ouvrages autant de chefs-d'oeuvre. Il est le maître de tous les genres, de la poésie épique, de la ballade en quelques strophes, et de la narration épique plus ou moins longue, sérieuse ou amusante, de même, que de l'épopée gaie ou solennelle. Un excès de modestie le fit douter de la force de son imagination et puiser à dessein dans la tradition orale ou écrite, dans les rares données souvent contradictoires des chroniqueurs, pour façonner avec leur aide sa fable toujours motivée, mouvementée, colorée. C'est avec un art merveilleux qu'il sait compléter les lacunes de ses sources et les remplir de vie, ce qui prouve par soi même suffisamment, que, contrairement à ses craintes, Arany possédait une véritable force créatrice. La hardiesse de L'amour de Toldi dont le sujet est une invention à lui, le dit assez éloquemment, ainsi que la psychologie profonde et incomparablement riche de ses épopées. Comme Shakespeare il a pour plus grand mérite, d'avoir créé tout un monde, une foule de caractères pris sur le vif, dont les différents états d'âme, les sentiments, les pensées, les souffrances aident l'action à se dérouler de point en point. Son réalisme attrayant ne cherche pas la vérité dans une copie photographique de la vie, mais se préoccupe d'expliquer les différentes péripéties intéressantes, parfois romantiques, par une analyse psychologique des personnages. Ce procégé de peindre les caractères est celui du drame, ainsi que la construction unie, serrée, progressive de son épopée. C'est cet aspect de son art, que le poète lui-même estima le plus et avec raison ;

la forme intérieure de ses oeuvres est pure et limpide, comme celle des poésies de Petőfi, elle est si parfaite que les oeuvres d'Arany peuvent rivaliser avec les oeuvres les mieux construites de la littérature universelle. Arany doit encore une part de sa puissance à sa langue, dont il connaît toutes les nuances, et dont la force et la grâce sont entièrement en son pouvoir. Doué d'un sentiment exceptionnel de la langue, il enrichit constamment son vocabulaire par ses études sur le langage populaire, sur le vocabulaire ancien et arriva par là non seulement à traduire chaque mouvement de l'âme, chaque nuance des sentiments, mais encore à varier sa langue, d'après le milieu qu'il donnait à ses oeuvres. La teinte de sa langue varie au besoin, elle est populaire et naïve, antique et solennelle, comique et pleine d'humour, recherchée ou moderne. De tous nos poètes c'est Arany qui possède le plus riche vocabulaire. La langue de Petőfi surpasse la sienne en naturel et en splendeur, celle de Vörösmarty en éclat, mais pour la variété et le coloris, c'est Arany qui emporte le prix.

Les monuments les plus considérables de son oeuvre sont ses deux grandes trilogies épiques et ses ballades. La trilogie de Toldi était pour Arany ce que fut *Le Faust* pour Goethe, l'oeuvre de toute une vie. Elle nous met en présence d'un jeune chevalier du XIV^e siècle, doué d'une force corporelle exceptionnelle. Dans sa jeunesse il souffre d'une dépendance injuste, et réussit à en sortir par suite d'une victoire remportée dans un duel contre un ennemi de la patrie. Sa vie riche en prouesses, et malheureuse en fait d'amour, se passe désormais dans l'entourage du roi, Louis le Grand. Dans sa vieillesse tardive, il parvient une dernière fois à reprendre les couleurs hongroises des mains d'un chevalier italien. Le sujet est emprunté à une narration grossière et embrouillée, datée du XVI^e siècle. Dans sa forme actuelle, l'épopée est vraiment grandiose, harmonique, pénétrée d'un esprit national, si bien que, pour nous, remplaçant l'épopée naïve, elle est ce qu'était l'Illiade et l'Odyssée pour les Grecs, l'Enéide pour les Romains et le Nibelungen-Lied pour les Allemands. La seconde trilogie d'Arany, la trilogie hune est d'une conception encore plus hardie. En artiste de la composition, Arany eut l'intention de condenser en une seule trilogie toute l'histoire des Huns, considérés comme les ancêtres des Hongrois. L'oeuvre grandiose aurait été l'expression d'une idée tragique saisissante. Attila, le plus grand héros des Huns, abuse du pouvoir qu'il avait reçu du Dieu national, en tant son propre frère, bien que ce soit dans l'intérêt même du son peuple. Sa faute ne peut être rachetée et entraîne la perte de toute la nation. Sans compter le plan de la trilogie et quelques chants détachés, la première partie seule fut terminée. C'est *La Mort de Buda* (1864), un chef d'oeuvre complet et achevé en lui même, mais le regret que nous inspire une perte irréparable n'en est que plus cruel.

C'est dans 17 ballade qu'Arany trouva un genre qui lui fut propre. Pour resserrer dans un cadre très restreint la matière de

vastes tragédies, l'auteur doit posséder avant tout une grande force de composition et une sûreté infailible dans l'analyse psychologique. Ayant pour modèles les meilleur du genre, la ballade populaire écossaise et transylvanienne, Arany met en jeu les profondes passions de l'âme humaine, amour, jalousie ambition et, invente des conflits fatals et des catastrophes terribles. Il puise ses sujets, dans le présent agité, dans l'histoire des grands hommes, et du peuple villageois; le point de départ de l'action, c'est ordinairement un péché grave et conscient, le dénouement en est l'anéantissement moral du héros, sous le fardeau de sa faute, le démente, dont Arany sait dépeindre les espèces et les phases diverses avec une connaissance profonde de la vie spirituelle. La composition de ses ballades est variée et toujours artistique, tantôt simple et claire, comme celle des tragédies grecques, tantôt compliquée. L'exécution en est sobre de paroles, passionnée excitée, dramatique; les vibrations des sentiments se font sentir à travers les mots; le lecteur reste stupéfait. Gyulai surnommait Arany le Shakespeare de la ballade, et non sans raison. Les ballades d'Arany sont à la hauteur des chefs d'oeuvres des littératures étrangères, En règle générale, tous les ouvrages d'Arany ont une valeur artistique, y compris les épopées comiques: L'une, *Les Tziganes de Nagyida*, due à la grande douleur du patriote, est la parodie de la Révolution, l'autre, *Istók le Fou*, restée, inachevée, inspirée, du *Don Juan* de Byron, est un excellent tableau, dessiné avec beaucoup d'humour, des années d'écolier du poète.

Sa poésie lyrique complète pour ainsi de Petöfi, c'est la poésie de l'âge mûr. Replié sur lui même par nature, ses sentiment profondément ressentis prennent la forme poétique non pas à leur naissance, mais quand, perdant de leur acuité, il a s'en sont cristallisés en idées, quand, de mouvements momentanés, ils sont devenus sentiments durables; ce n'est pas la chanson qu'Arany cultive, c'est l'élegie contemplative, l'ode planant dans la sphères des idées. En dehors de ses inquiétudes et ses espérances patriotiques qu'il ne sut contenir à une époque, où la nation se débattait entre la vie et la mort, il n'y a que l'humour mélancolique de sa vieillesse qui se manifeste dans sa poésie. A ce dernier nous devons de petits chefs-d'oeuvre. Par ses dehors, Arany personnifiant le type hongrois. ce qui vaut aussi pour sa poésie. Le but, que Bessenyei avait montré à la nation cent ans auparavant, d'être européenne de son mieux pour devenir le plus hongrois possible ne fut, réalisé complètement que par la poésie d'Arany. Les éléments populaires, l'ancienne tradition littéraire, les traits caractéristiques et les idées dominatrices de notre race, s'étaient confondus avec la culture occidentale, et cela avec un goût formé sur les chefs-d'oeuvre étrangers, avec une harmonie parfaite. Il est le poète le plus magyar, l'artiste par excellence de la poésie hongroise. Il est avec Petöfi la gloire impérissable de l'esprit hongrois.

L'influence de ces deux grands esprits se fit sentir longtemps dans la poésie. De nos jours encore la poésie épique est marquée

de l'empreinte du grand maître. La mode des vastes épopées a passé peu à peu mais les quelques représentants du genre se rattachèrent pour le contenu comme pour la forme de leurs oeuvres à la trilogie hune. L'épopée céda la place au roman en vers, subjectif et romantique. Celui-là ne trouva pas moins son modèle, dans la forme et le ton d'Istók le Fou; la ballade dans la manière d'Arany jouit aussi d'une grande vogue pendant un certain temps. La poésie lyrique porte, au temps de l'absolutisme, le sceau de Petőfi. Ce fut lui, qu'imitèrent les jeunes écrivains presque sans exception, mais leur manque de goût, leur insuffisance de talent, les poussait vers l'excentricité, vers une exagération de ce qui dans Petőfi était populaire et original. La recherche de la popularité devint chez eux provincialisme et la simplicité, laisser-aller, si bien que les critiques sérieux, Gyulai à leur tête, poursuivirent contre eux une véritable guerre d'extermination. Dans leurs rangs s'éleva par son goût épuré Coloman Tóth (1831—1881), dont les chansons populaires, devenues le trésor du peuple même, rivalisaient avec celles de Petőfi. Le talent le plus original de l'époque, c'est Jean Vajda (1827—1897). Comme Petőfi, il possède une âme ardente, passionnée, mais la forme poétique de ses sentiments poétique de ses sentiments profonds reste quelque peu rude, son exaltation amoureuse et patriotique entraîne plutôt par la force de l'expression que par la forme artistique.

(À suivre.)

